

Jean-Paul Damaggio

Un pingouin dans la forêt Lacandona Août 2005

Supplément au journal Point Gauche ! n°82

Introduction

Pour mille et une raisons différentes, je tente de suivre au quotidien l'actualité des Amériques. Voici un an, j'ai commencé la diffusion en direction de quelques amis, d'une chronique hebdomadaire sur la question. Le Mexique y trouva sa place par deux des textes qui concernèrent le combat des Zapatistes (elles terminent ce petit livre).

Les vacances aidant, j'en ai profité pour étudier le tournant de l'EZLN présenté à partir de la septième déclaration (la sexta) en vue « d'une autre campagne ». Pendant que le journal *Libération* publiait en France le roman que Marcos signa avec Paco Ignacio Taïbo II, la forêt Lacandona devenait le lieu d'un nouveau type de réunions qui suscitèrent au Mexique un débat de tous les instants. Mes sources d'informations sont *L'Universal* www.el-universal.com.mx (Paco Ignacio Taïbo I y tient une chronique quotidienne depuis plus de dix ans !) *La Jornada* www.jornada.unam.mx, et deux sites internet : *Rebeldia* www.revistarebeldia.org (site au service des Zapatistes) et *Rebellion* www.rebellion/org (site pour la rébellion en général).

Tout d'abord, voici un mot sur la métaphore qu'employa Marcos pour présenter la situation et que j'ai fait connaître ainsi dès sa parution le 27 juillet 2005 (d'où la photo de Marcos en première page).

Le pingouin

Le subcommandante Marcos vient de nous informer d'un fait totalement extraordinaire : ils ont trouvé dans leur forêt mexicaine un pingouin ! Je me fais un devoir de relayer l'info que je pourrais traduire pour votre plaisir mais ça supposerait un travail trop grand pour moi. J'élimine donc les considérations savantes qui accompagnent son message pour aller à l'essentiel : l'histoire du pingouin.

Le fait se produisit quand, au moment de l'alerte rouge, les campements de lezetaelene (l'EZLN en français) furent abandonnés car tout un chacun devait rejoindre le grand quartier général où des décisions importantes allaient être prises. Quitter un campement ne pose pas de problème pour les légumes (la récolte est transportable) mais que dire des volailles ? Après réflexion, un à un les animaux furent tués et mangés sur place. Comme il y avait peu d'animaux, cette manœuvre ne prit pas des années, si bien qu'au bout d'un moment, il resta seulement trois volatiles, puis un, et arriva ce qui arriva ...

Le dernier poulet se mit à marcher en se tenant droit comme s'il voulait copier les hommes pour mieux passer inaperçu, afin ainsi de sauver sa vie. La constitution des poulets n'étant pas faite pour une telle démarche, il se mit à se dandiner à chaque pas, et c'est alors que quelqu'un observa « il ressemble à un pingouin ». Tout le monde se mit à rire parmi les jeunes zapatistes présents (une majorité d'hommes et de femmes de moins de 20 ans) et ce rire se transforma en sympathie envers l'animal qui, sans le savoir, venait de gagner la partie. Il fut décidé d'emporter le poulet qu'il n'était plus normal d'appeler poulet. Et parce qu'avec le sub, les histoires ne s'achèvent pas aussi vite, je vous résume la suite.

L'insurgée Toñita se chargea de prendre le pingouin. En arrivant au quartier général de l'EZLN il s'inséra facilement au groupe réuni. Alors que les insurgés discutaient des 13 demandes zapatistes visant à éclaircir le pourquoi de leur lutte, vous n'allez pas le croire mais le pingouin se montra le plus attentif de tous. Pire, il allait des uns aux autres piquer les fesses de ceux qui avaient tendance à s'endormir (oubliant ainsi un instant sa condition de pingouin) !

Au quartier général, le pingouin était le seul animal, une fois décomptés les couleuvres, les tarentules, les rats, les grillons, les fourmis et le nombre indéterminé mais très grand de zancudos (les échassiers en français, mais ces longues jambes ou zanga, mot venant peut-être du persan, ne sont-elles pas autre chose que des échassiers au Chiapas et par exemple des moustiques ?). Etant le seul animal, petit à petit le pingouin prit naturellement les hommes pour ses congénères. Les insurgés s'en rendirent compte quand il manifesta le désir de manger à table. Ne pouvant user de ses ailes pour monter sur les bancs (sous peine de trahir définitivement sa nouvelle identité), la commandante Erika l'aida à prendre place autour de la table.

Quant au capitaine insurgé, il comprit le premier que le pingouin ne voulait plus dormir seul la nuit craignant que les renards (traduction plus qu'approximative de tlacuaches, mot venant manifestement d'une langue indigène) ne le prennent pour un poulet ! En conséquence, Erika et Toñita lui fabriquèrent en toile blanche un beau jabot afin de lever toute ambiguïté (le sub ayant quelques fonctions au quartier général, il dissuada les deux femmes de peindre en blanc la partie concernée de l'animal).

Cependant, si quelqu'un vous dit qu'un pingouin est à présent membre de *la comandancia general* de lezetaelene (EZLN en français), ne pensez en aucun cas que le délire s'est emparé des êtres rassemblés au quartier général ! Sachez même que l'animal sera la mascotte de l'équipe de football zapatiste quand elle rencontrera celle de Milan (ce qui ne serait tarder). D'où les prochaines réflexions des enfants : « Maman, qui sont ceux qui jouent aux côtés du pingouin ? »

En fait, tous les Zapatistes sont en train de devenir des pingouins, s'efforçant de marcher debout pour se faire une place au sein du Mexique, des Amériques et du Monde. Comme leur anatomie ne les a pas préparés à un tel défi, c'est sûr, nous les croiserons se dandinant et titubant difficilement sur les chemins, au milieu de rires et moqueries. Peut-être que, comme le pingouin, ils susciteront quelques sympathies capables de les aider à avancer et à faire ce que tout homme, toute femme et tout pingouin doit faire, c'est-à-dire, essayer sans cesse d'être meilleur de la seule façon possible, en luttant. Cette fois, cric et crac le conte est achevé.

Les réunions

Pour le moment les réunions de *la sexta* ont rassemblé : 48 organisations politiques, 95 organisations indigènes, 135 organisations sociales, 287 groupes d'ONG ou de collectifs divers et 1079 individus dont 286 extérieurs au Mexique (650 personnes présentes et 258 observateurs). Par besoin d'avoir des rapports des renseignements généraux pour étudier les questions, tous les travaux sont publics et on peut les lire sur le site Rebeldia.

Quel est le nouveau projet zapatiste ?

Comme le firent remarquer plusieurs observateurs, depuis le soulèvement du 1^{er} Janvier 1994 les Zapatistes articulent leurs interventions au calendrier général de la vie mexicaine. En conséquence, ce nouveau projet veut se confronter à l'événement majeur qui s'annonce dans ce pays : la prochaine élection présidentielle en 2006.

Rappelons tout d'abord qu'en 1810 c'est une révolution populaire mexicaine qui ouvrit la voie aux luttes d'indépendance en Amérique du Sud, luttes dont le Vénézuélien Bolivar fut ensuite une grande figure mais en agissant par en haut. D'un côté une révolution par la base et de l'autre par le haut. En 1910 une nouvelle révolution populaire mexicaine (Zapata en fut un des symboles) ouvre la voie aux révolutions de l'époque dont la Russe fut si décisive. En retour, le Mexique aura dès 1919 le premier parti communiste du monde. Ensuite, grâce aux luttes de 1936, le Mexique devint le premier pays au monde à nationaliser son pétrole en créant la PEMEX. Les Grandes Compagnies (les Majors) n'en crurent pas leurs yeux !

Cet été les Zapatistes relancent la révolution par le bas alors que les élections locales au Venezuela ont démontré encore une fois que la révolution qui s'y déroule est surtout une révolution par le haut (voir cette question en conclusion).

Les Zapatistes, tout en revendiquant une autonomie, refusent toute idée de séparatisme : face au géant US pas question de morceler la nation mexicaine. Ce contexte, marqué tous les six ans par l'élection présidentielle (le président ne peut se faire réélire) conduisit à la chute du PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) qui, en l'an 2000, dut laisser la place au PAN (Parti d'Action Nationale) de Vicente Fox, l'homme des USA. A ce moment-là, des militants de gauche décidèrent de soutenir le PAN pour en finir avec la domination du PRI, et orienter le nouveau régime vers la gauche. Jorge Castañeda est un symbole de cette position. Ce fut l'échec et aujourd'hui un troisième parti est en mesure de gagner la dite élection, le PRD (Parti de la Révolution Démocratique) fortement rassemblé derrière Lopez Obrador, un homme que les députés tentèrent d'écarter de la course à la présidence. Un million de personnes dans les rues arrêtaient cette manœuvre politicienne. A présent, les sondages le donnent largement gagnant.

Comme chacun sait, les Zapatistes vivent au Chiapas, mais, fait moins connu, c'est un des rares Etats du Mexique à être gouverné par le PRD (c'est aussi le cas du district fédéral - la ville de Mexico - dont Lopez Obrador fut le maire). Que dire de la gestion PRD ? Ils ne virent aucune différence avec celle du PRI ! D'où la première polémique suite à la rencontre avec les organisations politiques : les Zapatistes sont clairs et nets, ils ne feront pas campagne pour le PRD dont les députés (avec tous les autres) ont voté une loi de privatisation des ressources naturelles qui rend possible la vente de l'eau aux multinationales et la culture des OGM ! Au nom du « vote utile », une institution inhérente au système électoral, le PRD demande aux Zapatistes de taire leurs critiques

pour éviter de faire le jeu de la droite (au pouvoir avec Vicente Fox et le PAN) et du PRI, l'ancien parti mafieux qui espère revenir aux affaires. L'élection de Lopez Obrador serait la moins mauvaise solution mais les Zapatistes répondent : que ceux qui soutiennent le PRD le fassent, cette attitude n'est pas incompatible avec le travail en faveur de « l'autre campagne », la seule capable d'inciter le PRD à réaliser la politique de gauche qu'il annonce. Ce débat, nous le savons, n'est pas propre au Mexique.

Ce positionnement politique donna lieu aussitôt à une infamie médiatique reprise même par **La Jornada** pourtant dotée de deux journalistes présents à la première réunion et plutôt favorable aux Zapatistes (Elio Henriquez et Hermann Bellinghausen, deux auteurs à lire toujours avec attention). Tous les journaux ont titré sur cette phrase du sub : « Ceux qui sont avec Lopez Obrador ne sont pas avec nous ! ». Marcos répliqua avec humour mais son message n'est pas passé : « c'est Bush qui fonctionne ainsi ! ».

Le mouvement politique en perspective, absent aux élections, tend la main à des votants du PRD qui souhaitent aller au-delà du vote. Leurs opinions seront respectées et l'histoire tranchera. A l'intérieur de ce mouvement, les Zapatistes disent ce qu'ils pensent ; ils admettent avoir fait des erreurs et peuvent en faire encore aujourd'hui, par exemple au sujet du PRD. L'objectif est simple : rencontrer la société mexicaine en lutte sans prétendre diriger les opérations pour construire une véritable alternative. Si, dans la société, les Zapatistes en appellent aux vertus de l'autonomie ce n'est pas pour la négliger à l'intérieur du parti à naître.

Faut-il citer une erreur reconnue par les Zapatistes ? Par exemple une trop forte attention portée aux personnalités et à l'international par rapport à l'attention qu'il fallait porter aux sans-grades du Mexique qui conduisent des luttes AUSSI IMPORTANTES que celles des Zapatistes.

Réunion avec les organisations politiques

Le 7 août, le sous-commandant Marcos était dans sa forêt, parmi les nombreux invités (200) venus se rendre compte de la présence du pingouin. En expliquant aux futurs arrivants le chemin d'accès à cette belle réunion, il leur précisa qu'en route, ils risquaient de croiser des convois militaires de l'armée fédérale, présents même s'ils ne patrouillent plus depuis longtemps, à en croire le Président de la République du Mexique. Les militaires en question aimant prendre des photos et tourner des vidéos, Marcos suggéra aux voyageurs intéressés de se munir d'un peigne et d'un beau sourire pour donner une belle image d'eux, suivant le principe bien connu : « contre le mauvais goût réactionnaire, l'élégance révolutionnaire ».

Blague mise à part, l'EZLN découvre une fois de plus que ses projets soulèvent des tempêtes. Le pingouin a subi quelques mauvais coups avant même de pouvoir se présenter. Cet animal exotique au milieu de la forêt n'est rien d'autre, grâce au conte de Marcos, que la métaphore des Zapatistes lancés dans une « autre campagne » que la campagne électorale qui s'annonce au Mexique. Comme indiqué, pour la première fois, le parti de gauche (PRD : Parti de la révolution démocratique) est donné gagnant en 2006 avec comme candidat Lopez Obrador. Pour s'exprimer sur cette nouveauté, l'EZLN est passé à l'offensive à l'aide du pingouin, en suscitant la création d'un nouvel « animal » politique à l'échelle du pays grâce aux rencontres annoncées. Marcos, au nom de l'EZLN, précisa seulement que la nouvelle organisation politique ne serait pas en quête du pouvoir politique et que, pour la prochaine élection, il n'était pas question de soutenir un candidat y compris Lopez Obrador. Tout travail avec des électeurs du PRD devenait alors impossible ? Les journaux l'affirmèrent en publiant une fausse citation de Marcos ! **La Jornada** s'en excusa le lendemain ... dans le courrier des lecteurs. Pourquoi ce faux ? Pourquoi **La Jornada** ne demanda pas plutôt à ses propres journalistes de choisir le titre de *Une* ? L'enjeu de la bataille échappe aux journalistes ! Les forces dominantes de gauche souhaitent toujours « mouiller » les autres organisations à travers son aventure gouvernementale, pour que, le jour de l'échec possible de sa politique, il n'y ait personne pour dire : « nous vous avons alerté ». Parce que le PRD veut accéder au pouvoir sans laisser vivre une alternative sur sa gauche, soit les Zapatistes se soumettent, soit il faut les isoler. Or, les Zapatistes disent : « nous, le PRD, nous le connaissons au Chiapas où il dirige l'Etat et notre expérience nous prouve qu'il ne s'oriente pas vers une politique de gauche. Si la politique de Lopez Obrador nous fait mentir, nous reconnaitrons notre erreur. Dans le cas inverse, les soutiens actuels du PRD devront reconnaître les leurs ».

Après le faux en *Une* des journaux, les réactions de colère de milliers de gens qui placent leur espoir en l'ancien dirigeant du District Fédéral, se firent entendre (y compris quelqu'un comme Elena Poniatowska). Pourtant, les Zapatistes n'avaient rien dit de nouveau. Leur position électorale est aussi ancienne qu'eux-mêmes. Mais, profitant du nouveau contexte certains pensèrent leur faire prendre un virage électoraliste. Raté.

Réunion avec les organisations indigènes

Cette fois, le 14 août, les organisations indigènes sont au rendez-vous. « Organizaciones Indígenas y Pueblos Indios » ; une façon d'inclure les deux termes : indigènes et indiens. Le compte-rendu de l'ultime intervention de Marcos (voir site *Rebeldia*) confirme les réunions précédentes : l'EZLN ne s'auto-désigne pas comme la référence d'un mouvement à construire mais seulement comme un élément qui respecte tous les autres. « Nous souhaitons remercier la sincérité des camarades qui nous critiquent comme le firent ceux du CIOPO Flores Magón et nous espérons que ce sera la forme de nos relations mutuelles. A vous et à tous ceux qui s'associent à la *Sexta* et à « l'autre campagne » nous demandons la même sincérité. Nous acceptons la critique de ceux qui nous reprochent l'attention trop grande que nous avons porté aux personnalités et à l'international, au détriment des « petits ». Nous ferons un effort pour que cela ne se reproduise pas. ...

L'EZLN n'a jamais dit que la lutte indigène naquit avec lui, ce propos correspond plutôt à d'autres organisations indigènes qui furent jalouses sur ce point et qui, comme elles l'ont démontrées disparaissent du combat social, quand elles découvrent que nous ne leur disputons pas les faveurs gouvernementales pour des voyages à l'étranger.

Nous vous disons également, avec la même sincérité que vous avez utilisées à notre rencontre, que nous ne partageons pas les critiques faites à des personnes et organisations qui accompagnent et appuient les luttes des peuples indiens. »

Ici Marcos fait référence aux compagnons de route intellectuels comme Digna Ocho y Plácido qui alla jusqu'au mourir pour aider les pauvres. En clair : pas question de tomber dans l'anti-intellectualisme.

Parmi les personnes et organisations qui surent dire les projets de l'EZLN, Marcos note : el OIDHO (de Oaxaca) et Fray Lorenzo de la Nada (du Chiapas). Il précise également les justes propos des femmes soucieuses de défendre leurs droits contre « los pinches hombres » (« pinches », pour dire mauvais, est un mot très fréquent sous la plume de Paco Ignacio Taibo II).

Tant d'organisations indiennes furent évoquées qu'il est difficile de toutes les citer : de Veracruz, de la région Centre pacifique, du Foro Maya Peninsular, du Centre culturel Mankense, du Conseil National des Peuples Indiens à ne pas confondre avec le Congrès National Indigène, ceux de la nation P'urhépeca, ceux de la UCEZ, ceux de la Sierra Juárez de Oaxaca etc.

La journée ne pouvait cependant se dérouler sans revenir sur la polémique entre l'EZLN et le PRD. Marcos fait référence à la courte déclaration de la direction du PRD en date du 10 août et qui prétend clore la polémique en reconnaissant les erreurs (yerro) de ce parti. Or pour Marcos le débat ne fait que commencer surtout quand le PRD veut clore la polémique en ajoutant des mensonges aux mensonges. « Si cette classe politique qui se veut nouvelle et progressiste continue de mentir pour s'expliquer, au lieu d'utiliser de vrais arguments, elle passera du rang des coquins à celui des imbéciles » dit Marcos. Les députés du PRD auraient rectifiés l'erreur des sénateurs du PRD ! « La chambre des députés a voté à l'UNANIMITE la privatisation des ressources naturelles, loi qui permet non seulement de vendre l'eau aux multinationales mais qui autorise les OGM dans certaines zones du pays ! Alors, au nom du principe qui doit nous empêcher de faire le jeu de la droite et du PRI, il faudrait taire de telles critiques ? » Or, les élections qui s'annoncent ne signifient plus seulement, après l'éventuelle victoire du PRD, la mise en vente de quelques postes, nominations ou charges (clientélisme classique), mais l'existence même du pays en tant qu'Etat souverain.

Réunion avec les mouvements sociaux

Le 21 août, Marcos décida de répéter et répéter encore la même chose : « Tous ceux qui participeront à l'autre campagne pourront voter de façon souveraine et indépendante pour le candidat et le parti politique de leur choix sans que cela affecte la construction de la force politique de gauche qu'appelle de ses vœux l'EZLN ». « Pas question non plus d'appeler à l'abstention ».

Et les journalistes continuent d'analyser la même question : les critiques contre le PRD vont-elles en augmentant ou en diminuant ? quand le cœur du processus est ailleurs !

Premièrement, il s'agit de créer une autre façon de dialoguer en jouant cartes sur table. Quand le PRD dit, dans un excès de générosité, « la polémique avec l'EZLN est close », il croit pouvoir continuer comme avant, c'est-à-dire masquer les réalités. Le contenu des réunions de la Selva sont disponibles très facilement. Et si parfois la tactique devrait accompagner la stratégie (garder par exemple les critiques contre le PRD pour après la victoire) alors la stratégie du changement serait encore une fois mise sous la table !

Chacun échange ses arguments puis chacun se détermine mais que faire face à ceux qui refusent d'argumenter ?

Deuxièmement, Marcos indique : « La Sexta est claire en ce qu'elle dit et en ce qu'elle ne dit pas : nous allons tenter de pratiquer autrement la politique, nous allons tenter de construire un programme national de lutte de gauche et anticapitaliste, nous allons impulser la demande d'une nouvelle Constitution. Tout cela nous allons le faire avec les travailleurs de la campagne et de la ville, avec les dépossédés ; ceux qui sont poursuivis pour leurs différences, avec les rebelles qui luttent, avec ceux qui savent que la liberté ne s'obtient pas avec le permis de l'opresseur mais en la leur arrachant. Voilà ce que nous souhaitons faire. Comment, quand, où, avec qui, à quel rythme, par quels chemins, en compagnie de qui, nous aurons à la définir entre nous ».

Et le définir avec les mouvements sociaux c'est là aussi remettre en cause une certaine gauche syndicale qui s'est placée au service des forces dominantes mais ce point ne fera pas polémique n'étant pas lié à une élection précise.

Suite à cette réunion certains proposeront une union avec **la déclaration de Querétaro** qui mentionnait déjà les revendications formulées par la Sexta (elle avait regroupé 225 organisations sociales et politiques). Cette déclaration avait donné naissance au Front syndical, paysan, indigène, social et populaire (FSCISP) dont le sigle à rallonges fait penser au problème que nous rencontrons partout pour constituer des mouvements unitaires. Parce qu'il ne faut oublier personne, tout prend l'allure de catalogues qui ensuite se perdent dans la nature.

Autre problème, celui de la géométrie. On considère que l'EZLN vient de prendre un virage or la formule me paraît peu appropriée. D'autres proposent une évolution en cercles concentriques. Premier cercle, l'EZLN, ensuite les communautés, l'organisation des communautés, le Chiapas, le Mexique puis le Monde. L'EZLMN aurait décidé d'élargir son champ d'intervention. J'ai pensé plutôt à la spirale des coquilles des « caracoles » le nom que l'EZLN donne à ses organisations locales. Mais là aussi il existe un centre. Comme image à retenir, je penche plus à présent pour le pavage. Les Zapatistes construisent, tuiles après tuiles, un toit à l'alternative politique. Le toit s'agrandit (image de l'élargissement des cercles concentriques) mais on ne sait trop de quel côté, à quel rythme et avec qui. Une démarche claire est en place (le moule de la tuile) et il reste à travailler pour organiser l'ensemble.

Réunion avec les ONG et autres collectifs

Ce jour-là, le 28 août, il y avait beaucoup de jeunes (les jeunes-jeunes) mais se différencient-ils vraiment des « jeunes avec expérience » constituant le reste de l'assistance ? Pour Marcos, ceux qui luttent restent jeunes. Sauf que, dans l'assemblée, parmi les observateurs, il y avait peut-être un vieux, un de ceux qui soutiennent les pouvoirs et repartiront de la réunion avec ce reportage minimum que leur propose ironiquement Marcos : « Fausse alerte. Rien à craindre. Ils sont très peu, fous, et ne se rendent compte de rien de ce qui fait le monde actuel. Fin du reportage ».

Les thèmes en débat : le droit des femmes (contre le patriarcat qui prend parfois des allures progressistes), les droits à l'information (contre les géants de la désinformation), les luttes pour la paix, la dénonciation des spots publicitaires (qui seront le cœur de la prochaine campagne électorale), les droits de l'homme (même de l'homme qui se croit sans droits), et les droits du pingouin qui est né poulet.

Rencontre artistique, avec poètes, peintres et révoltés. Et chacun est invité à dire son histoire en conservant sa façon de la dire (vous saisissez l'importance de ce point ?).

Du côté Zapatiste, Marcos se proposa de raconter l'histoire du lieu même où ils étaient réunis qu'autrefois on appelait San Miguel. Je me permets de la résumer (cette fois la métaphore ne sera pas de saison).

Autrefois c'était une grande ferme de 6000 hectares, Santa Rita. Le propriétaire employait des indigènes 12 heures par jour à 7 pesos la journée. Quand les gens de la communauté voulaient pêcher, ramasser des escargots ou couper du bois, ils subissaient la répression des gardes du propriétaire. Si dans la communauté quelqu'un avait des animaux, il ne fallait surtout pas qu'ils s'égarerent dans les terres de don Adolfo car ses sicaires s'en emparaient aussitôt. Poliment, les indigènes demandèrent des parcelles de terre, et leurs demandes s'en allèrent jusqu'à Mexico où elles se perdirent. C'est alors que certains commencèrent à rencontrer un homme, indien comme eux, tzeltal comme eux et mexicain comme eux. Il se faisait appeler « señor ik » en jouant sur le double sens de « ik » qui en tzeltal peut signifier « noir » et « vent ». Noir car les réunions se tenaient la nuit. « Vent » car sa mission accomplie il disparaissait. Sa mission ? Organiser la révolte. Et quand les paysans lui demandaient : « comment s'appelle notre organisation ? » il répondait « Tous nous nous appelons Armée zapatiste de libération nationale ». Le « señor ik » allait ici et là et petit à petit la révolte s'organisait. En 1993, l'EZLN fut attaquée par les fédéraux et se replia aussitôt. Il n'était pas question de répondre aux attaques mais de fixer nous-mêmes l'heure de l'attaque. Cette heure est venue le 1^{er} janvier 1994 et à San Miguel 1200 hommes passèrent avec leurs armes en direction de Ocosingo. La suite vous la connaissez. La grande ferme fut abandonnée par son propriétaire et distribuée par une commission agraire. Sans demander l'autorisation à personne, les indigènes zapatistes défirent le cercle qui entourait la ferme Santa Rita et le lieu devint Ach'Lumal : terre nouvelles.

Ce résumé fait perdre la façon de raconter propre aux Zapatistes. D'autres prendront le temps d'une traduction plus savoureuse car deux rendez-vous nous attendent.

Au moment même où se tenait la réunion, Carlos Martínez García posait une question précise à Marcos : que dire des indiens évangélistes ?

Cette question est d'importance sur le terrain religieux et politique. Partout aux Amériques, les évangélistes sont un des bras armés des USA (même s'il ne faut pas généraliser). Ils existent aussi au Chiapas. Ils furent mentionnés à propos du massacre en décembre 1997 d'Acteal. Les victimes furent des catholiques nota Marcos. Les coupables étaient-ils évangélistes ? En Equateur beaucoup d'indiens sont devenus évangélistes et ils jouent sur le fait qu'ils sont « religieusement incorrects » pour appeler au secours. Leur chef, Antonio Vargas, leader indigène converti, fut le plus ferme soutien de Lucio Gutierrez, le président qui se vendit tellement aux USA qu'il fut chassé du pouvoir par une révolte. L'article mentionné pose la question à Marcos seulement sous l'angle religieux : les zapatistes sont-ils pour la liberté religieuse ? Ils ont déjà répondu oui mais l'auteur de l'article prétend que les évangélistes continuent de subir des discriminations, l'EZLN ne se montrant pas plus solidaire envers eux, que la gauche traditionnelle. Le même numéro de **La Jornada** donne la parole, comme tous les dimanches, à **Guillermo Almeyra** qui intitule son article : La sexta : observations et propositions.

Cet analyste de la gauche anticapitaliste se veut toujours constructif et note donc, en premier lieu, le grand pas en avant accompli par les Zapatistes grâce au nouveau cours. Ils aimeraient cependant plus d'autocritique quant aux erreurs commises qui manifestèrent parfois quelques sectarismes à l'encontre d'organisations qui aujourd'hui appuient « l'autre campagne ». Sans cette autocritique comment comprendre le virage actuel ? De plus, Guillermo revient sur un de ses articles précédents où, tout en reconnaissant les limites du PRD (parti vertical, apte à recycler des hommes politiques du passé), il souhaite la réussite de ce rendez-vous électoral donc la victoire de Lopez Obrador. Pour lui, il faudrait que Marcos s'explique sur tout (les pays socialistes furent-ils socialistes ? que penser de la future guerre contre l'Iran, de l'évolution de la jeunesse ? etc.) quand pour Marcos le calendrier est celui que se fixent les révoltés et non celui imposé par les maîtres du monde au nom de la dictature de l'urgence. Les Zapatistes connaissent leurs limites et j'ai la sensation qu'ils veulent retrouver le moment de leur marche, de village en village, pour y recruter des compagnons en vue du jour de leur choix. Cette fois, tout le Mexique deviendrait leur horizon. Sauf que dans leur forêt le rendez-vous fut militaire et qu'il ne peut plus l'être. Tout le monde le sait, il n'y a plus de Palais d'Hiver ou de Bastille à prendre pour emporter la victoire. Alors, unir des forces pour de grandes manifestations ? Je crains que Guillermo n'ait pas compris la fonction de l'autogestion vue par les zapatistes. Comment là où on est, se gagner l'autonomie que le pouvoir vous refuse ?

Guillermo se retrouve d'accord avec Marcos pour considérer que la société nouvelle qui doit surgir de l'histoire ne sera pas le produit de spéculations intellectuelles mais de luttes réelles. Je partage tout à fait un souhait manifesté dans l'article : que les zapatistes nous disent les leçons qu'ils tirent des expériences indigènes d'Equateur, Bolivie et des Sans-Terres brésiliens. De quoi poursuivre les débats.

Les réunions continuent et en principe le 16 septembre les conclusions seront rendues publiques. La suite sera chaude !

Conclusion en marche

Pour cette conclusion nous pouvons élargir les questions en allant du Mexique au Venezuela en passant par le Brésil.

Au moment où Marcos animait les réunions de la forêt Lacandona, la révolution bolivarienne connaissait de nouvelles élections, les élections locales du 7 août qui démontrèrent trois choses :

- La participation électorale, même en faible hausse, est restée la plus faible de toutes les élections.
- Les Bolivariens ont obtenu 57% des suffrages.
- Les Bolivariens qui voulurent se présenter en dehors des listes officielles soutenues par Hugo Chavez échouèrent totalement.

Il en résulte que le peuple s'en remet beaucoup à son président Hugo Chavez ... dont le seul pouvoir lui vient du peuple (le diable qui se mord la queue). La nouvelle classe politique bolivarienne n'est pas, à ce jour, vraiment acquise aux grands projets du président, si bien qu'il a des ministres capables d'empêcher des décisions gouvernementales ! Un débat important a par exemple eu lieu sur le choix des candidats aux élections : quelle part peut y prendre la base ? Il ne semble pas avoir été tranché en faveur de la base (voir le résultat de candidats de base démunis de label officiel). Donc, par le haut, Chavez avance ses pions : la création de **Telesur**, une chaîne d'informations télé opposée à CNN, ou le développement de son « pouvoir pétrolier ». Avec les contradictions qui s'en suivent. En Equateur, une grève du pétrole a été contrée par Chavez offrant à moindre coût du carburant au gouvernement, et ceci, contre l'avis des travailleurs du pétrole du Venezuela mécontents de la démarche. Le pétrole à bas prix permet à Chavez de s'associer même avec des présidents pro-USA, comme celui du Nicaragua où il soutient aussi Daniel Ortega du FSLN qui espère gagner les prochaines élections, grâce à son verbiage révolutionnaire (Daniel Ortega conduit son parti comme une entreprise). Et quand le grand « prêtre » Pat Robertson en appelle à l'assassinat de Chavez, celui-ci réplique en proposant aux communautés de base étatsuniennes, du pétrole à bon marché.

Dans les deux cas, la conscience populaire produit des luttes considérables mais, sans porte de sortie très claire. Chavez semble contraint d'appeler « socialisme » un retour au capitalisme cher à Keynes, c'est-à-dire à un capitalisme usant de l'état-providence pour atténuer les malheurs des plus pauvres (la rente pétrolière l'assurant de pouvoir user longtemps de cette corde). D'autres pensent que le processus enclenché ne pouvant plus s'arrêter, et que l'état-providence n'ayant plus de consistance dans un cadre national, une révolution globale est bel et bien en marche.

Les Zapatistes avec leur projet « autogestionnaire » semblent contraints d'appeler « autre campagne » la mise en place d'un contre-pouvoir capable de limiter la casse qu'impose partout le bulldozer du néolibéralisme. Agir par en haut, agir par en bas, ce n'est pas contradictoire mais agir dans quelle direction ? L'économie de marché conduit à l'échec. L'économie planifiée permit à l'URSS de décoller mais nous connaissons les désastreux résultats du système confronté à ses limites. Sans mouvement social, toute proposition d'alternative relève de l'abstraction. Mais avec les mouvements sociaux actuellement existants comment l'alternative, à PARTIR DE LEURS EXPERIENCES, peut-elle se matérialiser ? La longue marche sera notre futur.

Un futur qui devra éviter à jamais les travers de l'expérience Lula qui fait penser à l'expérience Walesa en Pologne. Un ouvrier arrive aux commandes pour conduire la

répétition de la pire des politiques. Que le Parti des Travailleurs tombe dans les méandres de la France de 1981, nous pouvions le craindre. Qu'il finisse dans la corruption la plus destructrice de la « morale révolutionnaire » ça s'appelle un assassinat sans nom de l'espoir populaire. D'autant que ce pays catholique, dont son courant de gauche porta Lula jusqu'au succès, peut encore moins admettre cette dérive. Frei Betto, qui participa de très près à l'expérience gouvernementale avec Lula, reconnaît à présent, dans un entretien à ***La Jornada***, que la démarche zapatiste est la bonne. Tous les partis de gauche des Amériques oublièrent leurs engagements une fois au pouvoir en conséquence il apparaît impératif de renforcer les mouvements à la base pour construire un autre type de résistance au modèle unique.

Chronique des Amériques n°15

Le bonjour du Sub 9-12-2004

Au mot Guadalajara j'entends aussitôt Leny Escudero chanter « Mourir pour des idées », en 1985, sur un stade d'un village nommé Uzeste. Une référence à une bataille de la guerre d'Espagne à laquelle me ramène aujourd'hui Françoise, en me proposant de rencontrer un homme qui voudrait faire connaître un manuscrit d'un journaliste catalan de 1939.

Pourquoi Guadalajara maintenant ? L'ami René vient de me rappeler que début décembre se tient dans la ville mexicaine de ce nom, la grande Fête des livres. Je me souviens alors être arrivé à San Luis Potosi où, évitant de partir vers la droite, j'ai pris la direction de Mexico. Vers la droite, c'était vers le Pacifique, vers Guadalajara.

Qui est à l'honneur en cette Fête toujours phénoménale ? D'abord **Juan Goytisolo** le Catalan qui aime rappeler que sans la culture arabe, on rate l'histoire de la langue castillane. Comme me le fait observer ma compagne, après chacun de ses cours d'espagnol, les mots arabes apparaissent toujours au coin de la rue. Pour Goytisolo, il y en a 4000 et par exemple Guadalajara qui signifie la rivière des pierres.

Un autre Catalan, un absent, reçoit également de nombreux hommages en présence de sa veuve et de son fils : **Manuel Vazquez Montalban**. Et qui s'associe à la Fête ? **Marcos** en envoyant une lettre à Ana qui vécut tant et plus avec Manuel-Manolo. Pouvais-je rater l'occasion d'unir mes chroniques 2 et 7 ?

Marcos veut faire preuve d'originalité en annonçant d'abord que Manolo fut un pont. Quel écrivain n'est pas un pont ? Contrairement à ce qu'il écrit « je ne vais pas parler de nous mais de Don Vazquez Montalban » le lecteur comprend que, du fond de sa forêt, Marcos veut surtout attirer l'attention de la Fête, sur les Zapatistes. Puis, passés les rappels amusés sur l'arrivée de Manolo dans la forêt du Chiapas en 1997, quand ils se mirent à chanter en duo « la vida es una tombola, tom, tom, tombola », la lettre se fit émouvante. Quels rapports entre fondamentalisme, et révolution ou contre-révolution ? Une question qui apparaît de jour en jour au carrefour de tant de réflexions. Marcos a tenu à se saisir de cette occasion pour rappeler le lynchage médiatique dont les Zapatistes furent victimes en 2002, fait que le rythme de la vie nous a fait oublier.

De 1994 à 2002 combien furent-ils à répéter que Marcos savaient se servir des médias ? Avec la clef passe-montagne lui ouvrant cette porte ! Depuis 2002, et la Fête de Guadalajara va le confirmer, nous avons pu vérifier que les médias se servirent de Marcos, comme ils se servent de tout un chacun. A l'inverse, les puissances financières se servent des médias. En conséquence, dans les plans médias, un jour Ben Laden est à la hausse, un autre jour c'est Marcos, puis vient l'heure du lynchage afin de passer à autre chose. Les médias étant devenus une usine à fabriquer l'oubli, l'opération « Marcos a disparu » est née suite à un texte où le sous-commandant exprimait sa solidarité envers les luttes culturelles et politiques des Basques. Marcos devint aussitôt un des soutiens de l'ETA. Disqualifié le Mexicain ! Il m'arriva d'étudier minutieusement cette opération où l'Impérialisme, fidèle à sa nouvelle habitude, usa de la complicité plus ou moins volontaire d'un homme de gauche, le juge Garzon. Manolo, fidèle soutien des Zapatistes et tout aussi fidèle opposant de la stratégie militaire de l'ETA décida alors d'envoyer une lettre personnelle à Marcos. Connaissant très bien le fonctionnement des médias, il refusa de participer au lynchage qui nous offrit, pour la dernière fois, la photo de Marcos en *Une*

du **Courrier International**. Aussitôt, pour lever tout malentendu, Marcos proposa à toute la société espagnole un grand débat démocratique sur la question basque tout en condamnant sans appel l'usage des armes fait par l'ETA. Mais où est le rapport entre fondamentalisme, et révolution ou contre-révolution ? Je vais y venir.

Parce que l'Impérialisme US soutient souvent les mouvements destructeurs des nations en place, afin d'être toujours plus dominant, les Irlandais des USA financèrent le combat de l'IRA jusqu'au 11 septembre 2001. Après les attentats, découvrant jusqu'où pouvaient aller les stratégies aventureuses, ils se firent les intermédiaires entre Tony Blair et les Catholiques irlandais pour la signature d'un accord. Aznar pensa régler de la même manière la question basque d'où la très vive réaction contre Marcos, suite à sa lettre de 2002. Or, l'ETA vit non pas grâce à un capital financier US mais grâce à un capital politique gagné dans la lutte contre Franco, avec le procès de Burgos comme emblème. En conséquence, Aznar eut droit aux bombes de l'ETA (qui reviennent) et à celles des islamistes (oui, oui, ils existent). Il voulut alors organiser la confusion, comme d'autres usent de la confusion entre CIA et Ben Laden (Ben Laden est assez riche pour avoir été hier avec la CIA et aujourd'hui contre la CIA) ou entre GIA et généraux en Algérie.

« Il est clair que lui (Manolo) ne pensait pas que le Zapatisme ait pu recevoir les mortelles embrassades du fondamentalisme, il nous connaissait bien » écrit Marcos en 2004. Quand, en 1997, Manolo et Marcos se rencontrèrent pendant trois jours, la question du rapport à la religion est venue sur la table. « Nous disons que dans un panorama aussi complexe que celui du Chiapas et des indigènes, un mouvement armé qui se mélangerait avec des propositions religieuses peut très dangereusement frôler les limites du fondamentalisme. On court le risque qu'une alliance entre une armée et une religion désigne des ennemis non pour leurs positions politiques mais pour leurs croyances religieuses. En conséquence, nous ne pouvons construire notre proposition politique du Zapatisme, ni notre organisation, sur la base de croyances religieuses, sinon nous allions nous engager dans une guerre sainte ». Je pense que réciproquement les croyances religieuses dont il est question, celles de la théologie de la libération ne pouvaient se permettre de placer la religion au-dessus du politique. Une solidarité, oui, mais dans la responsabilité laissant à chacun son champ d'intervention. De même, face à l'Impérialisme US, les Zapatistes ont toujours prôné l'unité du Mexique : leur revendication d'autonomie a toujours été une déclaration de guerre contre l'autonomisme, le séparatisme ou le micro-nationalisme. Hugo Chavez peut tomber dans la complaisance envers le fondamentalisme par la voie du nationalisme (et par quelques solidarités pétrolières). Pour les Zapatistes, le peuple du Chiapas n'existe pas. Il y a déjà là-bas plusieurs mondes possibles (d'où l'importance du pluriel dans le discours zapatiste).

Pourquoi parler de lynchage médiatique après la question basque où la lutte armée ne se couple pas, comme dans l'islamisme, avec le projet de guerre sainte ? Parce que les concrètes propositions de Marcos en faveur d'un débat démocratique furent niées ! Dans un dossier de deux pages du **Courrier International**, qui ne fut pas le journal le plus hargneux, le positionnement des Zapatistes fut tronqué. Que se passa-t-il à la Fête de Guadalajara ? Celui qui présenta le message de Marcos se dispensa de lire cet élément de la lettre ! Comme il se dispensa de lire le passage où Marcos se solidarise avec de jeunes emprisonnés suite aux manifestations du mois de mai contre un grand sommet gouvernemental. C'était la Fête des livres : il fallait présenter seulement un Marcos littéraire parlant de Manolo et d'Antonio Machado, un Marcos sous contrôle.

La laïcité du Zapatisme se trouve au carrefour de l'histoire de la laïcité mexicaine et de l'histoire personnelle des animateurs du mouvement, d'où cette phrase de Marcos au sujet de Manolo que je trouve si belle : « Despuès de leer sus ensayos, me parecio ser un ateo hasta de Manuel Vazquez Montalban, pero un firme creyente en la existencia del mal y la necesidad de enfrentarlo ». « Après avoir lu ses essais, il m'apparut comme un athée de lui-même (la traduction est difficile) mais un ferme croyant en l'existence du mal et en la nécessité de l'affronter ». La laïcité comme le bonheur est tout à la fois une question sociale et personnelle. Manolo avait son propre égo, sans jamais se placer en homme charismatique, d'où son appel permanent à la raison critique. Il était laïque vis à vis de lui-même jusqu'à un usage fréquent de l'auto-dérision. Il n'était pas plus missionnaire que Marcos qui sait aussi pratiquer l'auto-dérision, parfois comme figure de style, parfois comme politique de fond. Je renvoie à ma chronique n°2 où, faisant une analyse du travail des Zapatistes, il en pointe clairement les retards quant à l'implication des femmes dans les responsabilités sociales. Dans la lettre à Ana et Daniel, Marcos n'oublie pas cette auto-dérision : à la fin, on découvre que la référence liminaire au pont, n'était qu'une banalité puisque tout livre est un pont « et croiser des ponts, dans tout manuel d'anthropologie qui se respecte, c'est une des caractéristiques de tout être humain ». 9-12-2004

P.S. : Dans sa lettre, Marcos annonçait la publication d'un polar en hommage à Manolo. Elle a déjà commencé, avec l'aide de **Paco Ignacio Taibo II**, en feuilleton dans **La Jornada** mexicaine. La révolution est en marche.

Chronique des Amériques n°2 : Le bonjour les zapatistes, 9-09-2004

Les tours operators des journalistes en vogue sont connus. Les Miskitos pendant les années 80, puis le Chiapas la décennie suivante et Porto Alegre à présent (avec des étapes régulières dans les eaux chaudes des piscines de Miami). Puisqu'aujourd'hui ils oublient les zapatistes, allons les retrouver.

Enfants du néant, pour sortir de la nuit où ils étaient enfermés ils se cachèrent le visage et se désignèrent du nom d'un paysan mexicain. Dix ans après, les zapatistes se seraient-ils endormis sur leurs lauriers médiatiques ? Après un coup d'éclat militaire, ils proposèrent une guérilla sans guerre, signèrent des accords de paix sans suite puis réalisèrent un voyage à travers le Mexique en 2001, pour demander au nouveau président de respecter la parole de l'Etat. Toujours ignorés, ils décidèrent, à partir d'août 2003, de créer eux-mêmes les institutions qui leur sont refusées. Concrètement, des Juntas de bon gouvernement (JBG) virent le jour (sans bruit) pour prendre en charge la vie sociale, l'EZLN se gardant seulement un rôle militaire. A partir du 20 août 2004 et pendant huit jours, le journal *La Jornada* publia le bilan de cette surprenante initiative politique présentée par Marcos.

Sur le territoire contrôlé par l'EZLN, comment allaient cohabiter les institutions officielles et celles des zapatistes ? Etrangement, chaque institution se trouva une place. Côté ONG, leurs membres furent par contre désarçonnés par la nouveauté car la rotation des mandats imposée dans ces juntas, pour éviter toute professionnalisation des autorités, rend plus difficile la continuité des projets. A cela, les Zapatistes répondent qu'ils ne renonceront jamais à cette démocratie et qu'il faudra donc du temps pour que la pratique progresse. Cet effort est un des éléments de lutte contre la corruption : la continuité du pouvoir étant un des impératifs des corrupteurs (que l'on évoque moins souvent que les corrompus). Par contre Marcos reconnaît deux justes critiques : sur le rôle des femmes et celui de l'EZLN. « La participation des femmes dans les tâches de direction organisatrice reste faible et dans les JBG pratiquement inexistante ». A la base, elles occupent 33% des postes et aucun au sommet !

Plus grave : « Alors que les femmes zapatistes ont tenu et tiennent un rôle fondamental dans la résistance, le respect de leurs droits reste, dans bien des cas, une simple déclaration de papier. La violence dans les familles a diminué, c'est vrai, mais plus du fait des limitations de consommation d'alcool, que grâce à une nouvelle culture familiale prenant en compte le genre féminin ».

Autre critique justifiée : « l'EZLN avait considéré son rôle comme un moyen d'appuyer la construction de l'autonomie des peuples. Souvent elle joue un rôle de direction ». Ce souci de l'autonomie des peuples (tous d'origines indigènes) est au cœur du projet zapatiste sans la moindre remise en cause de la nation mexicaine considérée comme vitale face au géant voisin mais aussi face à l'histoire réelle.

Je ne peux détailler l'ensemble des informations précises que donne Marcos (en particulier sur le contrôle des finances où les chiffres sont noirs sur blancs) car l'exemple féministe permet à lui seul de saisir la nouvelle mutation des luttes au Chiapas. Les Zapatistes, en refusant de poursuivre la lutte militaire jusqu'à la prise du pouvoir à

Mexico ou jusqu'à la mort (cette dernière étant la plus probable), laissèrent entendre qu'ils refusaient de se mêler d'affaires politiques, comme c'est souvent le cas du mouvement social. Dernièrement Sergio Ramirez vice-président au Nicaragua de 1985 à 1990 disait : « Le Zapatisme a mis une sorte de bride à la révolution ». Pour lui, en se limitant à l'horizon du Chiapas, la révolution se réduisit à une négociation ! (comme un clin d'œil aux indigènes Mosquitos du Nicaragua).

Si, en effet, la révolution zapatiste refuse le jeu de partis, il n'en demeure pas moins que les accords obtenus à San Andrés se voulaient un exemple permettant d'aller vers un nouveau Mexique démocratique. Aujourd'hui, par l'autogestion mise en place, sans attendre le feu vert de personne, non seulement ils entrent dans la bataille politique autour des institutions mais, qui plus est, ils créent des institutions. Les JBG sont une activité politique authentique qui implique ensuite analyses, rectifications, développements. Pour qui ne l'aurait pas compris, les JBG ne gèrent pas la vie sociale au profit des Zapatistes mais au profit de tous, y compris les antizapatistes. Ils acceptent d'aider les autorités pour tous les processus électoraux. Marcos indique que les Zapatistes ne peuvent soutenir aucun parti politique mais tous les électeurs doivent pouvoir accéder au droit de vote. D'autres activités sont sous la surveillance des JBG : la protection permanente de la forêt ; le refus de toute culture, consommation ou trafic de drogue ; la surveillance de la circulation des véhicules, basée sur des autorisations précises ; le combat contre les trafiquants de vie humaine (les passeurs pour les USA).

Le hasard a voulu que le 20 août un livre d'Ambar Past, poète du Chiapas, sorte en librairie au Mexique (un recueil titré « Quand c'était un homme » où l'écrivaine se fait homme avant de redevenir femme). Elena Poniatowska relèvera cette coïncidence heureuse et suggérera au «Sub» (Marcos), de « manière modeste » d'inclure parfois, dans ses communiqués, des poèmes des nombreux artistes du Chiapas. Pour vous faire rêver, j'aligne les noms de ces autres enfants du néant : Rosario Castellanos, Jaimes Sabines, Oscar Oliva, Eraclio Zepeda, Elva Macias, Carlos Jurado, Juan Bañuelos, Miguel Angel Hernandez. Vous ne les connaissez pas, et moi non plus, mais vous savez à présent qu'ils existent. Si les médias oublient les luttes du sud-ouest mexicain, peut-être comprenez-vous mieux pourquoi. Dans un passage que j'ai gardé pour la fin, Marcos explique que si des ONG ont travaillé et travaillent avec les zapatistes « ce n'est ni par charité, ni à cause d'une mode politique ou pour se faire de la publicité, mais parce que, sous une forme ou sous une autre, ils ont fait leur, une cause qui à nous seuls reste une grande cause : la construction d'un monde où restent possibles tous les mondes, c'est-à-dire un monde qui se charge du cœur de tous ». Si nous ne savons pas très bien où ces mondes-là nous mènent, nous savons parfaitement ce qu'ils ne seront pas, et par exemple un monde fait de suprématies masculines.

09-09-04 Jean-Paul Damaggio

Considérations globales sur la révolution zapatiste

La publication cet été, dans Libération, du roman à quatre mains (Paco Ignacio Taïbo II + Sous-commandant Marcos) qui s'intitule « Les morts incommodes », confrontée aux actions qui se produisirent au même moment au Chiapas, m'incitent à ces considérations qui pourraient se résumer en cette formule : « la révolution par le passé ».

Grâce à mon ami René Merle j'ai eu la version espagnole du roman dès sa parution dans La Jornada. A un moment nous avons cru que les deux écrivains n'avaient pas pu arriver au bout du projet car nous avons perdu le fil de son existence dans le quotidien mexicain.

Nous avons alors échangé quelques réflexions sur l'échec de l'aventure. Puis nous avons trouvé le roman achevé, ce qui n'a pas changé la sensation d'échec. Aujourd'hui, après un retour sur la question avec la version française, je confirme l'échec « des morts incommodes ». Démarche prétentieuse si je rappelle que le livre a été acheté par beaucoup de pays et que commercialement il devrait rapporter 100 000 dollars !

A ce jour, je n'ai lu aucune critique littéraire sur le roman et je m'en étonne. Je vais donc tenter d'apporter avec modestie quelques réflexions sans l'aide de la moindre béquille. Dans un premier temps j'ai pensé que l'échec provenait d'un écart trop grand entre l'immense ville de Mexico « royaume » de Paco (j'utilise seulement le prénom pour faire vite) et la forêt Lacandona de Marcos, écart auquel j'ajoutais le fait que depuis des années Marcos est enfermé au Chiapas tandis que Paco bourlingue à travers le monde. Leurs combats révolutionnaires communs n'avaient rien d'utile dans le projet littéraire mis en place. Aujourd'hui, je considère qu'entre Marcos et Paco il y a toute la distance que l'on peut imaginer entre un conteur et un romancier.

Marcos et Paco ont une passion littéraire commune : Manuel Vazquez Montalban. D'où sa présente dans le premier chapitre des « Morts incommodes ». Et Manuel avait une passion, Leonardo Sciascia. Cette lignée de romanciers s'appuie sur une idée : écrire la métaphore d'un lieu. Leonardo fit de la Sicile un universel extraordinaire comme Manuel le fit pour Barcelone et Paco pour Mexico. Reconstruire un univers global sur un pilier géographique, voilà qui ne pouvait que plaire à Marcos soucieux de faire du Chiapas le prototype d'un monde futur. Sauf que Marcos n'a cessé de répéter que les Zapatistes du Chiapas n'étaient pas l'expérience soviétique, cubaine ou chinoise puisqu'ils disaient merde à tous les modèles.

Sans chercher à théoriser le roman j'ai seulement la sensation qu'il représente, après les révolutions du 18^{ème} siècle, la volonté de construire tous les possibles qui sont nés, qui ont échoués ou qui auraient pu naître. Le romantisme est né d'un enchantement-désenchantement. Tout d'un coup des barrières énormes sont tombés (à côté, le mur de Berlin fait figure d'enfantillage) libérant une immense créativité aussi bien pour enfin décrire le monde tel qu'il est avec Balzac, que pour inventer l'impossible avec Dumas. Le roman est daté aussi, quand on arrive à la fin du cycle ouvert par la Révolution française, il s'épuise. Le Nouveau Roman ne fut qu'une tentative de prisonniers tournant dans leurs cages sociales. En entrant dans une phase de désenchantement-enchantement, à l'heure où toutes les autorités s'emparent même de la révolution pour la rendre conservatrice (le détournement des pubs de 68 par Leclerc en est la face ridicule), dans les pays développés le roman ne peut que s'accrocher. A une île, à une ville ou à une route.

Paco Ignacio Taïbo II, tout comme Sciascia et Vazquez Montalban ont la particularité d'être à la fois des romanciers, des essayistes, des pamphlétaires et des personnalités engagés politiquement (et surtout poète pour Manuel). L'habit du romancier leur est trop petit cependant ils en maîtrisent parfaitement les codes. En conséquence, dans « Les morts incommodes » avec Paco on entre de suite dans un roman tandis qu'avec Marcos on reste sur le bord. De l'un à l'autre des ponts s'établissent sans que pour autant ces ponts servent à des chemins. Ce n'est pas le chemin qui fait le pont et ce n'est pas non plus le pont qui fait le chemin. L'un appelle l'autre et inversement. L'un ne va pas sans l'autre. *Les morts incommodes* ne sont que des ponts et c'est très incommode !

La clef du mystère je l'ai trouvé en lisant les textes produits par Marcos dans le cadre de la naissance de « l'autre campagne » en ce mois d'août 2005. Marcos est génial en tant

que conteur, pas en tant que romancier. Manuel Vazquez Montalban est génial en tant que poète mais comme les poètes ne sont pas lus il s'est fait aussi romancier. D'où l'indispensable nécessité, pour comprendre le monde actuel, de tenter d'analyser les rapports du conteur et du romancier. Bien sûr le romancier a tout avalé, le conteur, le théâtre, la peinture, la sociologie, la philosophie, le fait divers et la photo dès qu'elle est apparu. Il y a un conteur en tout romancier mais il n'y a pas de romancier en tout conteur. Le romancier naît de l'immense prétention humaine à reconstruire un monde à la place des mondes abattus. Le conteur est né bien avant et même bien avant la naissance de l'individualité chère au romancier. Le conteur traverse les âges et les traversera : il suit comme un fil incertain dans les labyrinthes de la vie et des sociétés. Le conteur est un parent du fabuliste quand le romancier se voudrait presque un parent de dieu. Vazquez Montalban aime répéter qu'aujourd'hui Dieu est mort, Marx est mort et qu'il nous reste le cholestérol. Pour le roman, son héros Pepe carvalho se contente de brûler des livres.

Pourquoi Marcos reconstruirait-il un monde quand il s'agit seulement de s'appuyer sur le passé pour faire la révolution d'aujourd'hui ! Le conteur est ainsi. Et miracle des miracles, ce sont les puissants qui crient au passéiste ! Eux qui du passé veulent conserver l'essentiel, la source de leur domination, ils prétendent combattre les passéistes allergiques au progrès humain que leur activité de « conservateurs » apportent à la planète entière. Les classes dominantes pour rester dominantes ont réussi à inverser les valeurs ce qui ne peut étonner les lecteurs de Marx (les classes dominantes sont les meilleurs marxistes que je connaisse). La liberté ne se conquiert plus, ils vous l'offrent ! Dans un premier temps les « conservateurs » gardaient les yeux fixés sur le passé quand les révolutionnaires invoquaient les lendemains qui chanteront. Voilà que les « conservateurs » cassent le passé au nom du futur radieux et désarçonnent ainsi toutes les gauches du monde qui deviennent plus que gauches ; elles passent à droite ! Alors, du « nouveau monde » a surgi le besoin d'une autre découverte : les indiens que le Western popularisa jusqu'à leur susciter une sympathie (quand, dans les films, ils étaient les méchants beaucoup d'enfants les plaignaient pourtant, et quand ils étaient les gentils ils faisaient l'admiration de tous) découvrirent qu'ils existaient encore et qu'ils avaient enfin les moyens de découvrir le vieux monde ! Inversion du mythe du bon sauvage ? Parfois oui et le résultat est aussi ridicule que le mythe !

En 1994 au moment où « le vieux monde » décide de conquérir encore une fois le Mexique par un « accord » commercial, des paysans indiens surgirent du néant pour arrêter cette nouvelle invasion. Mais les Zapatistes n'avaient pas que des fusils. Ils avaient 500 ans d'histoire réelle car le Mexique fut traversé de révoltes constantes du peuple contre l'ordre établi. Brusquement, la révolution cessait d'être une fuite en avant pour s'accrocher aux branches du passé. Les Zapatistes prenaient à contre-pied les nouveaux maîtres du monde dont l'arrogance dépasse sans limite l'esprit de conquête de Christophe Colomb.

Comment, du fin fond d'une forêt, des paysans, des indiens, des retardés retardataires pourraient-ils mettre le système en danger ? L'armée mexicaine envoya sa technologie et, surprise, les Zapatistes refusèrent de jouer les héros. Ils frappèrent un grand coup le 1^{er} janvier 1994 puis s'éclipsèrent. En 1995 l'Armée fédérale lança une grande opération de ratissage comme elle eut l'habitude d'en lancer contre d'autres guérilleros mais les Zapatistes décidèrent de fuir, de se cacher, de se sauver ... mais pas pour disparaître ou se fondre dans le paysage. Si leur révolte n'avait pas suscité une révolution au Mexique, le peuple de ce pays et un certain nombre de réactions internationales obligèrent les forces

militaires à cesser le combat ! Les Zapatistes ont gagné car ils se firent conteurs par la bouche de Marcos !

Le conte, en tant que récupération d'un passé, n'est pas une soumission à ce passé. Les forces dominantes ont depuis longtemps prévu les dangers que pouvaient représenter de tels contes. Pour le contrer ils invitent à une alternative : ou nous acceptons le passé tel qu'il a été, ou nous le balayons pour ce qu'il a été. Voilà comment des progressistes rejoignent alors les puissants : soit ils prétendent défendre les cultures passées (ah ! que le colonialisme a été sale !) et justifient alors l'excision, soit ils balayent ce passé et en conséquence vive la « modernité » (l'action devient le seul fait de placer son argent à la Bourse des « valeurs »).

Depuis 1994, les contes zapatistes qui s'appuient sur la culture maya fleurissent sur Internet. En aucun cas ils sont une soumission au passé maya ! Et pour comprendre, il faut toujours s'en référer aux femmes. Je ne prétends pas connaître toutes les cultures indiennes mais celles que je connais véhiculent une mépris envers les femmes au moins égal à celui propagé dans le vieux monde. Et les Zapatistes en sont conscients. Non seulement depuis le départ ils se présentent comme solidaires des féministes, mais aussi des homosexuels et autres minorités persécutés. Et du discours ils passent aux actes. Ils reconnaissent sans mal que dans les juntes de bon gouvernement les femmes n'ont pas encore la place normale.

Quand on suit l'action zapatiste, le roman à quatre mains apparaît, sous la plume de Marcos comme trop pédagogique. Dès le départ Elias enquête sur une femme disparue ... à cause d'un mari macho qui l'exploite. Puis, nous verrons apparaître un homosexuel solidaire des zapatistes. Pour Marcos le roman est devenu, vu sa notoriété prévisible, un outil crucial pour faire connaître la lutte de son peuple. Et, de ce point de vue, c'est un succès, quand on étudie les coupures imposées à la version publiée par *Libération* (pour en lire l'intégrale, le journal renvoya les lecteurs à sa version Internet ... ou au livre traduit prochainement aux éditions Rivages). Ainsi au début du chapitre 11, voici une « note du traducteur » : « Comme pour le chapitre IX, la longueur de ce chapitre nous contraint à des coupes, signalée ici par des appels de note entre crochets ». Je ne vois pas pourquoi c'est le traducteur qui assume cet impératif technique (le manque de place) mais je vois très bien qu'est ainsi éliminé une charge féroce contre la classe politique.

Manifestement, la révolution authentique est enfin passée de la phase désenchantement à celle de l'enchantement quand on comprend que l'expérience populaire accumulée à travers les siècles peut se libérer enfin du carcan du passé ! Face au pouvoir du fric, dont la domination peut acheter des wagons d'hommes et de femmes de gauche, et en décourager ainsi tant d'autres (le désenchantement n'a pas fini de nous user), le pouvoir des siècles commence à éclairer nos nuits. Toute lutte est une course dans laquelle « la révolution conservatrice » tente d'en finir avec « le pouvoir des siècles » en éliminant les paysans. Bataille perdue d'avance puisque l'homme mange ! En conséquence, ils veulent aussi éliminer la cuisine ... or le commerce trouve juteux de remettre en rayon le pain de campagne ! Vazquez Montalban et Marcos partagent totalement le souci culinaire qu'ils introduisent sans cesse dans leurs écrits. Ce n'est pas un hasard.

Bilan provisoire : le conteur produit un texte court, comme un fil tendu entre deux arbres pour y étendre le linge. Le romancier produit un univers comme un rêve tendu entre deux mondes pour y caser des utopies. Paco et Marcos, après avoir laissé le terrain du roman, pourraient s'unir à nouveau pour enfile des contes. Chaque chapitre serait un conte dont le suivant démontrerait le précédent. Le petit Poucet pourrait enfin perdre ses parents pour réussir à vivre !

